Martine BOCQUET, *Sur les traces du signe avec John Deely, une histoire de la sémiotique*

Limoges, Lambert-Lucas, 2019, 200 pages

Alain Mille

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/26124>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.26124

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2021

Pagination : 489-491

ISBN : 978-2-8143-0619-6

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Alain Mille, « Martine BOCQUET, *Sur les traces du signe avec John Deely, une histoire de la sémiotique* », *Questions de communication* [En ligne], 39 | 2021, mis en ligne le 02 décembre 2021, consulté le 18 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/26124> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.26124>

fermeture des frontières pour permettre l'arrivée de nouvelles troupes et de marchandises, tandis qu'au sein même des États belligérants les mouvements de troupes et les permissions accélèrent la diffusion.

Un autre intérêt de l'ouvrage est d'aborder le bilan humain de la pandémie, revu à la hausse depuis quelques années. La grippe espagnole est l'épidémie la plus meurtrière depuis la peste noire de 1347-1348 et cela avec une contagion extrême puisqu'entre 20 et 60 % de la population mondiale aurait été touchée. La difficulté pour l'historien reste de ne pouvoir se fonder que sur des recensements incomplets, quand il y en a : « Les statistiques sanitaires de la France pas encore très fiables à cette époque, ne donnent que des indications de tendance, sans prétendre à l'exhaustivité. La remontée des causes de décès ne fut véritablement systématisée qu'entre les deux guerres mondiales » (p. 65). Au sein d'un même pays, les bilans sont plus précis pour les grandes villes. En France, Paris bénéficie d'un bilan fin : 8 475 décès pour cause de grippe recensés pour 2,9 millions d'habitants. Alternant avec les échelles locales et nationales, F. Vinet met brillamment en lumière la mortalité impressionnante de la grippe : en Espagne, la grippe cause une surmortalité de 11 % tandis que dans le Grand Nord canadien, 30 à 80 % de la population de certains villages est emportée par le virus (p. 68). L'Asie est le continent le plus touché avec 84 % de décès liés à cette grande grippe, suivie par l'Afrique qui recense presque autant de morts qu'en Europe mais avec une population deux fois moindre (p. 73). Pour telle ou telle région, l'historien se confronte au manque de sources et laisse deviner un bilan encore plus lourd, notamment pour les 35 millions de victimes en Asie, « au bas mot » (p. 72). En alternant ainsi avec les échelles, F. Vinet permet au lecteur de bien comprendre les conséquences socio-économiques de la grippe, et notamment celles sur la natalité, puisqu'en 1918-1919, pays en guerre et pays neutres connaissent tous une baisse de la natalité au moment même du pic de l'épidémie (p. 158).

Enfin, les deux derniers chapitres, consacrés à l'oubli de la mémoire de la grande grippe, sont particulièrement passionnants. L'auteur qualifie ainsi la grande grippe comme « la catastrophe oubliée » (p. 167), expliquant que cette mise au plan secondaire n'est pas récente mais date de l'évènement même. En effet, en 1918-1919, non seulement les médias restent concentrés sur la guerre et son issue mais, d'autre part, nombreuses sont les voix qui affirment alors qu'« on ne meurt pas de la grippe », surtout pas lorsque des hommes sont tués sur le front (p. 172). Enfin, plus que d'un oubli,

F. Vinet estime qu'il s'agit aussi, du moins en partie, d'un silence volontaire, pour taire le « ratage monumental » des autorités sanitaires (p. 203). Plus d'un siècle après l'évènement, l'auteur met en contraste l'abondante historiographie sur le sujet et la faible proportion de manuels scolaires qui en parlent ou l'absence de lieux de mémoire, exception faite au Canada (p. 175).

Finalement, l'ouvrage de F. Vinet est une étude remarquable et très agréable à lire. La conclusion de l'auteur résonne comme une mise en garde tristement d'actualité : la perte de la mémoire des épidémies graves depuis la seconde moitié du ^{xx}e siècle amoindrit la vigilance face au risque d'une nouvelle pandémie (p. 204). L'ouvrage se ferme avec quelques cartes et graphiques bienvenus, une riche et actualisée bibliographie et un appareil de notes important (plus de 600). Une lecture à recommander.

Pierre-Louis Buzzi

Collège Mathias Grünewald, F-68500 Guebwiller, France
pierrelois.buzzi[at]gmail.com

Langue, discours

Martine BOCQUET, *Sur les traces du signe avec John Deely, une histoire de la sémiotique*

Limoges, Lambert-Lucas, 2019, 200 pages

L'auteure déroule l'œuvre de John Deely, peu traduite en français. Elle s'attache donc à limiter l'interprétation et à reprendre, en les rephrasant au mieux, les textes de l'auteur. La bibliographie est bien mise en scène, avec de nombreuses références directes aux travaux de 1966 à 2009, et indirectes en reprenant le plus souvent les références de J. Deely, conformément au souci d'authenticité du récit qu'elle entreprend. La lecture est exigeante, l'identification du fil déroulé par J. Deely, ardue. Il faut insister longtemps avant de découvrir l'originalité de la pensée du philosophe. Le lecteur aurait apprécié que l'auteure lui facilite la tâche dans cette quête de compréhension de cette pensée. J. Deely a construit cette histoire de la sémiotique en relation étroite avec le contexte philosophique et savant de chaque époque. Le plan est chronologique et couvre la co-émergence du signe et de la pensée philosophique. Seule l'histoire du monde occidental est considérée : de la Grèce au postmodernisme contemporain.

L'introduction est utile, car elle donne des clés pour suivre la pensée de J. Deely. L'auteure insiste sur l'attitude quasi archéologique de J. Deely pour situer le signe dans chaque période, faisant le lien avec le contexte historique et culturel. L'importance du signe dans le processus

langagier et dans le processus philosophique constitue l'hypothèse faite pour chaque époque. L'hypothèse de J. Deely : au début (de tout) est le signe, pourrait-on résumer. L'auteur rapproche cette posture de celle de Charles S. Peirce et reprend l'affirmation d'Umberto Eco (dans un entretien de 2010) : « La sémiotique est aujourd'hui la seule forme de philosophie. » Le signe est mis en relation avec le langage, le distinguant ainsi de la « simple » communication. Il s'agit d'une approche *fondamentalement humaine*, expliquant l'entrelacement, impossible à détricoter, entre signe, langage et philosophie. Cela conduit à associer le signe aux notions d'objet, de chose et d'objectivité, sans perdre la relation au *sensible*.

« La période grecque » (p. 27-39) est considérée comme la période d'élaboration initiale de la notion de signe. La notion de signe s'entend comme « symptôme » en médecine par exemple, se limitant à exprimer une relation de corrélation avec quelque chose de « réel ». Les termes et concepts doivent être « définis » avant tout usage et ne donnent pas beaucoup de place à l'interprétation. Cette approche ontologique permet le raisonnement logique, avec une interprétation connue et partagée. Un développement de la manière de concevoir le monde et les causalités est réalisé en se calquant sur les écrits de J. Deely, et en reprenant souvent les expressions et les exemples choisis dans ses écrits. Cette partie fournit la lecture que l'auteur fait des pensées philosophiques à l'époque d'Aristote, Platon, Héraclite... mais le lecteur se perd à chercher le fil conducteur du signe dans ces analyses et récits. Seules les parties 1.6 et 1.7 reviennent au signe de manière plus pédagogique. Les *sceptiques* contestent l'existence même de la notion de signe, qui par lui-même ne peut rien représenter. Les *épicuriens* interrogent la fiabilité du signe « sensible » qui devient « vrai », car « sensible » mais interrogeable dans son interprétation car contextualisé au sujet sensible : il faut discuter le signe pour en partager le sens. Cela s'oppose à la description ontologique stricte du monde. Il faut donc distinguer les « signes premiers » qui restent à interpréter et les signes qui deviennent secondaires quand ils ont été interprétés et se transforment en signes porteurs de sens (décrivant autre chose que ce qu'ils sont), les mots du langage typiquement.

« La première période latine. Le développement de la notion de signe » (p. 60-76). Cette partie insiste sur la pensée scolastique. « Une pensée admirable était celle qui réussissait à interpréter logiquement les écrits d'Aristote, de Porphyre et de Boèce » (C. S. Peirce). J. Deely associe le passage de la pensée grecque à la pensée latine au passage du « *volumen* » que l'on

déroule, au « *codex* » que l'on feuillette. Le *volumen* est associé à l'oral (on lit à haute voix le texte) tandis que le *codex* est associé à la page lue solitairement et en susceptible d'être l'annotée singulièrement. Saint Augustin tient une place de choix dans cette partie [7 pages]. Boèce puis surtout Pierre Abélard sont convoqués comme proto-sémioticiens de l'époque. Les relations : *relatio secundum dici* (ce que l'on nomme) proches des catégories d'Aristote ; *relatio secundum esse* (l'être qui est ainsi représenté) proche de la relation ontologique. L'importance centrale donnée à la relation creuse le sillon de la notion de signe qui est avant tout un support de relations. Une place de choix est également accordée à P. Abélard, considéré comme « sémioticien avant la lettre ». P. Abélard aurait compris que « le problème des universaux devait être considéré en relation avec celui de la nature du signe, de son entité propre ». Les signes de la nature sont transitoires, les signes élaborés expriment une essence qui dépasse la temporalité naturelle. On peut parler de quelque chose qui ne peut plus se « signaler », mais continue d'être désigné par une des relations que permet un signe.

« La deuxième période latine. La floraison de la scolastique » (p. 77-112). La scolastique, on l'a vu, est l'art d'interpréter logiquement les écrits des penseurs reconnus. C'est ainsi que Thomas d'Aquin, de manière incidente, sans travailler particulièrement sur les signes en tant que tels, a fait un *Commentaire des sentences de Pierre Lombard*. C'est une lecture attentive des écrits de T. d'Aquin qui permet d'y discerner une pensée sémiotique : « Les objets sensibles paraissent [...] n'être que des choses, mais comme nous expérimentons [...] leur connexion avec d'autres objets, à la fois dans [...] la nature et [...] la culture, ces objets deviennent [...] signifiants. [...] les idées, par lesquelles nous pensons ces objets, ces pensées selon lesquelles nous disons comment les choses nous apparaissent et sont distinctes de nous, celles-ci sont, dès le début, des signes » (p. 80). On devine ici que pensée et signe sont considérés comme indissociables, ce qui argumenterait sur l'identité de la sémiotique et de la philosophie. Roger Bacon confirme cette orientation. Jean Duns Scot érige le signe en système de connaissance. Guillaume d'Ockam est le premier à dégager le signe de tout rapport à la *sensibilité*. Les relations introduites par la pensée ne sont pas *réelles* mais *imaginées*. Le signe n'a donc pas de prétention à représenter le réel, mais est le produit d'une pensée abstraite. Le nominalisme atteint ici son apex. Un vide apparent de trois siècles sépare G. d'Ockam de René Descartes. Les philosophes de Byzance fuient avec leurs manuscrits grecs pour l'Italie. Les travaux des philosophes grecs sont étudiés dans leur langue d'origine. C'est une grande activité d'étude et une

riche animation philosophique en Espagne, Catalogne et Portugal. Les *modernes* négligent cette période. Une des explications serait que le caractère nominaliste de la pensée moderne s'inscrivait dans la droite ligne de celle de G. d'Ockam, avec un biais cognitif consistant à ne pas voir ce qui n'en relevait pas. J. Deely s'attache au contraire à étudier cette période de l'histoire où le signe continue à se construire. Les notions de signe formel et instrumental sont proposées par Domingo de Soto. Pedro da Fonseca argumente sur la notion de *représentation* avec des signes formels : « Signifier n'est rien d'autre que représenter quelque chose à une puissance cognitive » (P. da Fonseca). Cette partie consacre une étude approfondie des travaux de Jean Poinot. Il initie le caractère ontologique de la relation et le signe comme relation triadique, annonçant clairement la postmodernité. Ces travaux ont été négligés dans la période au profit de l'approche logique.

« La période moderne. L'oubli de la notion de signe » (p. 113-136). À la conception médiévale du monde, largement orienté par les sens, succède une vision mécanique de l'univers où les parties séparées fonctionnent selon des lois physiques sans dessein ni volonté, sinon celle d'un architecte et opérateur universel, Dieu. C'est R. Descartes qui incarne ce rationalisme moderne. Cette pensée va se développer de manière continue jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Il y a inversion des *sensibles*. Les scolastes distinguaient les sensibles propres, révélés par les sens, et les sensibles communs, les ressentis agrégés, comme la taille, le mouvement... Les sensibles propres permettaient de construire les sensibles communs. Pour les modernes, les sensibles propres sont mobilisés pour constituer les sensibles communs nécessaires à la compréhension du monde. On pourrait dire que ça correspondrait à la conception de l'ingénieur qui imagine un capteur pour mesurer un phénomène déjà conceptualisé. John Locke y tient une place significative. Ne connaissant pas la pensée scolastique, il a pourtant l'intuition de l'importance des signes et de leur étude, qu'il nomme *sémiotique*. Avec J. Locke, c'est une étude des structures de la cognition qui est lancée. David Hume apporte une réponse surprenante à la question de l'élaboration des relations. Il renvoie à l'*habitus*, qui fait que des objets sont souvent associés et que la relation se construit par *habitude*. Ces approches ne débouchent pas sur des résultats cohérents quant à la nature des relations entre objets : réelles ou imaginaires. Cet empirisme semble s'opposer au rationalisme sans en contester l'ordre des sensibles. Ce serait Emmanuel Kant qui aurait alors fait la synthèse de la pensée moderne. Il affirme que le monde extérieur est réel, mais qu'il n'est accessible que par nos capacités propres d'observation. J. Deely

pointe qu'E. Kant rejoint, sans le réaliser, la position défendue par J. Poinot sur la notion de relation transcendante – *secundum dici* – comme n'étant rien d'autre qu'une entité subjective exprimée en langage. Si E. Kant affirme que la cognition se résume en des représentations fermées par la pensée, J. Deely renvoie aux scolastiques qui distinguaient clairement représentation et signification.

« La lente fin de la pensée moderne » (p. 137-166). Cette partie, quasi contemporaine, met en scène C. S. Peirce au milieu du tableau, avec les tenants de la phénoménologie. C. S. Peirce est présenté comme prolongeant le sillon de J. Poinot, tandis que ses successeurs auraient déformé ses idées. Ferdinand de Saussure est abordé. Jacques Derrida a contesté la notion de concept signifié avec l'idée de *différance*, mais J. Deely plaide pour une prise en compte de la sensation (spontanée ?) dans la perception (contrôlée ?). La *différance* n'aurait alors plus de sens. Une section est consacrée à U. Eco avec un titre provocateur : « Théorie des codes et *fonction-sign* : une abolition du signe ? » (p. 159-161). J. Deely critique l'approche défendue par U. Eco, particulièrement son *oubli de l'ordre logique de la perception sensorielle*.

Finalement, J. Deely maintient que « si l'on ne revient pas à la véritable notion fondamentale du signe – telle qu'elle se trouve dans les œuvres de J. Poinot et C. S. Peirce et que lui-même développe –, ce manque de clarification risque de transformer le déploiement de la recherche sémiotique en désordre et confusion. » « Conclusion : Une redéfinition du postmodernisme liée à la doctrine du signe » (p. 167-174). J'attendais de la conclusion que l'auteur se dévoile en donnant son point de vue sur l'avenir de la sémiotique. Mais il semble qu'elle ait préféré rester « dans la peau de J. Deely » jusqu'au bout en donnant, un peu, le point de vue de quelques voix dissonantes.

Alain Mille

Université Claude Bernard Lyon I, CNRS, Liris, F-69100

Lyon, France

alain.mille[at]gmail.com

Frédérique BRISSET, Audrey COUSSY, Ronald JENN, Julie LOISON-CHARLES (dirs), *Du jeu dans la langue. Traduire le jeu de mots*

Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. Traductologie, 2019, 321 pages

Les toutes dernières années du XX^e siècle ont vu paraître deux ouvrages importants qui témoignent de l'intérêt manifesté par nombre d'enseignants-